Document généré le 19 avr. 2024 20:09

Ciné-Bulles
Le cinéma d'auteur avant tout

Michel Ciment directeur de la revue *Positif*

Éric Perron

Volume 24, numéro 1, hiver 2006

URI : https://id.erudit.org/iderudit/33630ac

Aller au sommaire du numéro

Éditeur(s)

Association des cinémas parallèles du Québec

ISSN

0820-8921 (imprimé)
1923-3221 (numérique)

Découvrir la revue

Citer ce document

Perron, É. (2006). Michel Ciment directeur de la revue *Positif*. *Ciné-Bulles*, *24*(1), 50–55.

Tous droits réservés © Association des cinémas parallèles du Québec, 2006

Ce document est protégé par la loi sur le droit d'auteur. L'utilisation des services d'Érudit (y compris la reproduction) est assujettie à sa politique d'utilisation que vous pouvez consulter en ligne.

https://apropos.erudit.org/fr/usagers/politique-dutilisation/

Cet article est diffusé et préservé par Érudit.

Érudit est un consortium interuniversitaire sans but lucratif composé de l'Université de Montréal, l'Université Laval et l'Université du Québec à Montréal. Il a pour mission la promotion et la valorisation de la recherche.

https://www.erudit.org/fr/

Michel Ciment
directeur de la revue *Positif*

« Beaucoup de sommaires sont déjà faits au Festival de Cannes parce que c'est là qu'on ramasse des entretiens... » Michel Ciment

ÉRIC PERRON

Positif célébrait il y a trois ans son 50e anniversaire. Si pendant longtemps *Les Cahiers du cinéma* ont été sous tous les projecteurs, leurs multiples chambardements idéologiques ont assurément contribué, au fil des années, à fragiliser leur crédibilité. Pendant ce temps, leur éternelle rivale a continué son petit bonhomme de chemin en proposant toujours des textes d'une grande qualité, précis et accessibles. S'il est plutôt facile de se procurer à tous les mois la revue en kiosque, ce n'est pas tous les jours qu'on peut poser quelques questions à son directeur, Michel Ciment, qui fait partie de *Positif* depuis 1963. À titre de délégué à la programmation pour le cinéma français du Festival international de films de Montréal (FIFM) — comme quoi les grands de la critique ne sont pas sans contradictions —, il était donc de l'événement en septembre dernier. Et tant qu'à venir assister à la naissance du petit nouveau (célébrera-t-il seulement son premier anniversaire?), l'organisation lui a demandé de donner une conférence sur la critique dans le cadre des rencontres professionnelles, ouvertes au public.

PHOTO : ÉRIC PERRON

Une parenthèse. Si d'aucuns ont dit que le FIFM avait commis de graves erreurs sur le plan des communications — mais les gens ne sont-ils pas responsables d'aller chercher les informations concernant leurs champs d'intérêt? —, il n'en demeure pas moins que les 70 étudiants d'un cours sur la critique à l'Université de Montréal, annulé ce matin-là parce que leur professeur siégeait sur le jury du festival, auraient obligatoirement dû venir entendre Michel Ciment. Ils ont raté un excellent cours sur la critique.

À la suite de cette conférence, où Michel Ciment a parlé, entre autres, de son parcours personnel, des qualités d'un bon critique et de la situation actuelle de la critique cinématographique en France, nous lui avons demandé de nous accorder une entrevue (dans un délai très court étant donné un retour précipité à Paris). C'est surtout le rédacteur en chef de *Ciné-Bulles* — je me suis fait un cadeau! — qui a bricolé les questions destinées à celui qui se décrit comme « un des animateurs de *Positif* ». Si bien qu'après nos échanges sur le FIFM, il a surtout été question d'édition. Au programme : la réunion dominicale hebdomadaire du comité de rédaction — sachez en passant que tous les auteurs de *Positif* sont bénévoles —, les relations avec les distributeurs, le choix des couvertures... De comment, donc, se fabrique *Positif*.

Ciné-Bulles : Vous avez été président pendant quatre ans de la FIPRESCI. Vous en êtes aujourd'hui président d'honneur. Vous êtes un des animateurs les plus connus de Positif. *Très ancré dans la critique, donc. N'y a-t-il pas une contradiction entre votre statut de critique et votre rôle de délégué pour le cinéma français au FIFM?*

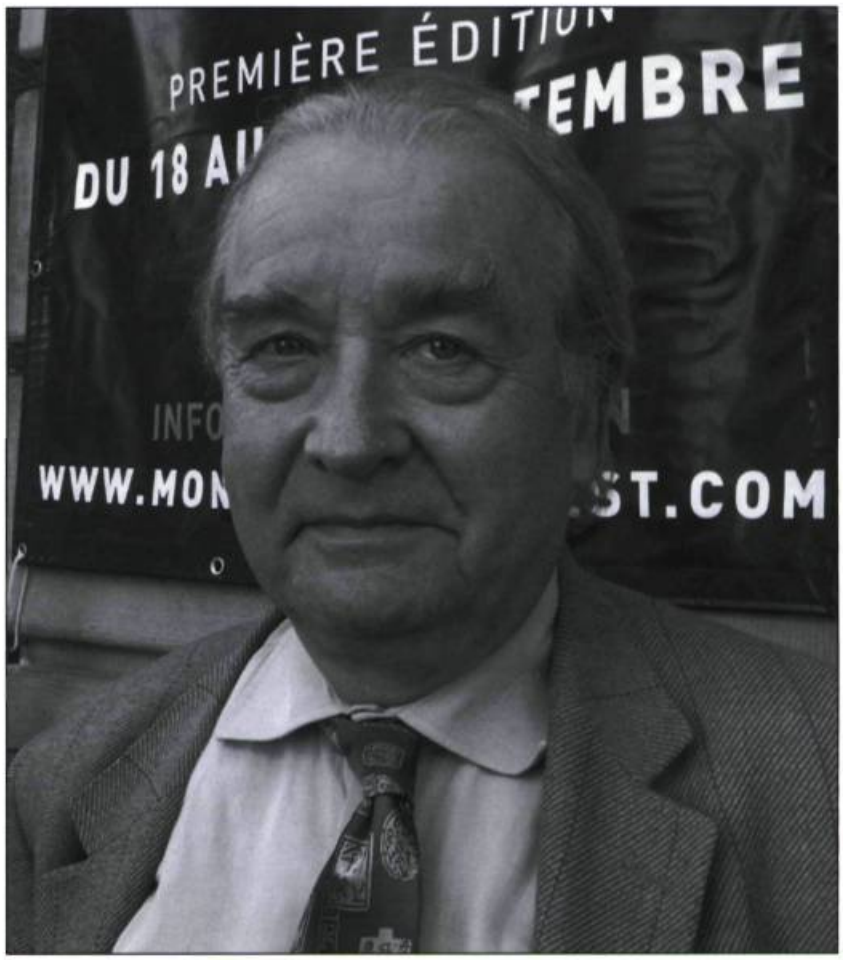
Michel Ciment : Ah oui, mais je n'écrirai pas sur le festival, pas une ligne. Je suis délégué du Festival de Berlin depuis 15 ans, je suis conseiller au Festival de San Francisco. Je poursuis à titre de conseiller auprès des festivals la même activité que j'exerce comme critique, c'est-à-dire que je recommande des films. J'essaie aussi de faire en sorte que les festivals aient la meilleure représentation possible du cinéma français, du moins selon mon optique. Par contre, je m'interdis d'écrire sur tous les festivals pour lesquels je suis rémunéré. Par exemple, je n'ai jamais écrit une ligne sur Berlin. De même que lorsque je suis juré sur un festival, je n'écris pas dessus. Parce qu'à ce moment-là, il y a conflit d'intérêts.

Dans les notes festivalières d'un prochain numéro de Positif, *y aura-t-il quelque chose sur le FIFM?*

Non. Parce qu'il n'y a pas eu d'invitation. Moritz de Hadeln dit qu'il a demandé à ce qu'on invite *Positif* mais, apparemment, nous n'avons pas reçu l'invitation. La revue fait, par exemple, des comptes rendus de Berlin, mais je ne m'en mêle pas. Je ne peux tout de même pas dire dans *Positif* : « Quel merveilleux festival! » ou au contraire : « Quel mauvais festival! », alors que ce festival m'emploie.

Votre rôle au sein du FIFM est d'assurer une certaine veille du cinéma français et de faire des recommandations pour la programmation.

Mon rôle est de proposer des films à Moritz de Hadeln. On discute ensemble de la rétrospective. Cette année, par exemple, il avait le choix entre plusieurs pays, plusieurs artistes, mais il a voulu mettre l'accent sur le cinéma français. D'abord, le cinéma français est un très bon cinéma dans l'ensemble. Je crois que, sur le plan mondial, personne ne discute cela. Mais, en même temps, il semblerait qu'au Québec, il n'a plus la place qu'il avait, il y a 15 ou 20 ans…



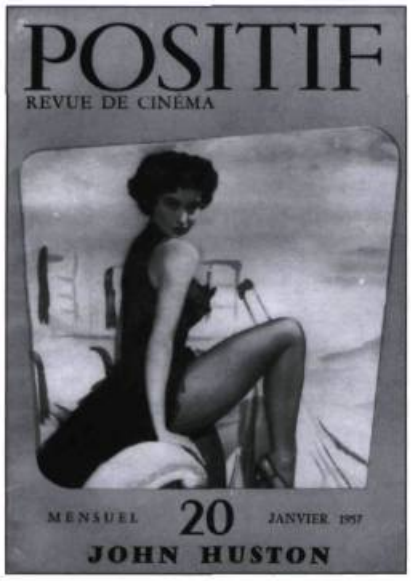
Michel Ciment – Photo : Éric Perron

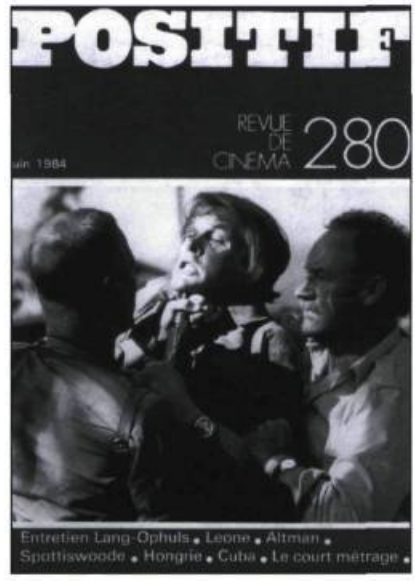
« Je poursuis à titre de conseiller auprès des festivals la même activité que j'exerce comme critique, c'est-à-dire que je recommande des films. »

En fait, on pourrait expliquer cela brièvement en disant qu'il est désormais hors de prix pour ce qu'il rapporte.

Comme nous savions qu'il y avait désaffection, peu importe les raisons — quand on m'a parlé de cela, je ne connaissais pas tous les détails —, on a pensé que c'était bien dans un pays francophone où le cinéma français n'est plus aussi présent qu'auparavant de donner des nouvelles du cinéma français. Et ça tombe bien puisque c'est un cinéma qui est suffisamment riche. En Italie ou en Espagne, lorsqu'il y a deux ou trois bons films dans l'année, ils sont heureux et ces films sont tous à Toronto. Tandis que nous, on peut avoir au festival de Montréal, par exemple, **Les Poupées russes**, **Le Petit Lieutenant**, **L'Avion**. Tous ces films-là ne sont pas à Toronto. Ce qui est bien puisqu'il est normal que ce festival ne veuille pas être un duplicata de Toronto.

C'est ce qu'on souhaite! Est-ce que vous percevez la naissance de ce festival comme nécessaire? Vous



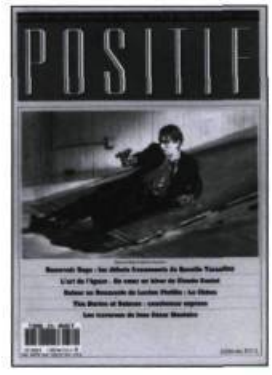


connaissez sans doute le Festival des films du monde qui existe depuis une trentaine d'années, vous y êtes certainement déjà venu…

Ma contribution au Festival n'est pas du tout un acte d'hostilité à l'égard de Serge Losique. D'ailleurs, je ne suis pratiquement jamais venu à son festival. Je suis venu comme juré, il y a environ une dizaine d'années. J'étais venu auparavant, au moment du festival dirigé par Rock Demers, en 1967, lors de l'Exposition universelle. Je ne suis donc pas du tout un familier du festival de Serge Losique. Je suis surtout ici par fidélité envers Moritz de Hadeln. J'ai travaillé longtemps avec lui à Berlin. Il m'a demandé ensuite de l'aider pour Venise. Et lorsqu'il a eu la charge de ce nouveau festival, il m'a demandé si je pouvais continuer à l'aider. Il s'agit donc davantage d'une fidélité personnelle à quelqu'un avec qui j'ai eu de bons rapports qu'une volonté de nuire à l'autre festival dont on m'a dit aussi, par ailleurs, qu'il était un peu moribond et que des invités n'avaient pas été très bien traités. Mais je ne veux pas entrer dans ces querelles…

Dernière question sur le Festival. Avez-vous apprécié votre présence à Montréal cette semaine? Comment voyez-vous naître ce festival?

Comme j'y ai contribué, je ne vais pas faire ce que je me suis interdit de faire! Je ne vais ni tresser des couronnes ni critiquer. J'ai trouvé que c'était une entreprise assez chaleureuse, plutôt bien organisée sur le plan de la logistique, des navettes, de l'accueil, etc. Tous les gens qui étaient ici sont très heureux. Enfin, moi j'ai vu les metteurs en scène français qui étaient là : Michel Deville, Hubert Niogret, Marie Binet, Cédric Kahn, Cédric Klapisch, Claude Lelouch. Tous les Français à qui j'ai parlé étaient heureux. Il y a eu un problème majeur de communications pour amener plus de gens dans les salles, ça c'est évident. Et je regrette un peu que la presse n'ait parlé que de cela au détriment des films.



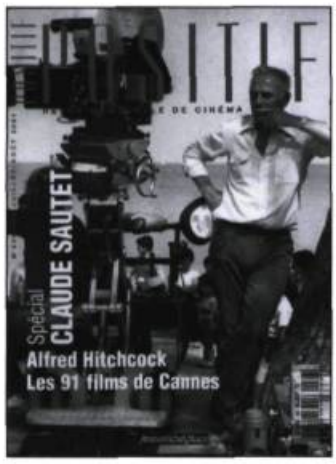
« Donc, toute l'actualité est faite par une équipe de 20 personnes avec la possibilité de contacter une dizaine de collaborateurs dont on connaît les talents pour compléter. »

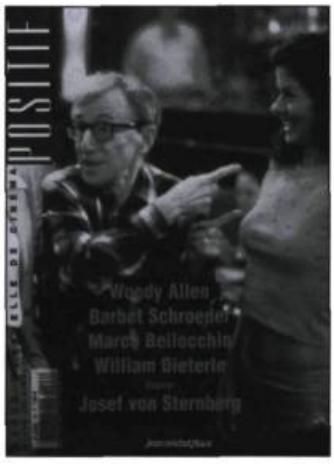
Parlons de Positif. *Comment fonctionne la revue? Comment se construit-elle mensuellement?*

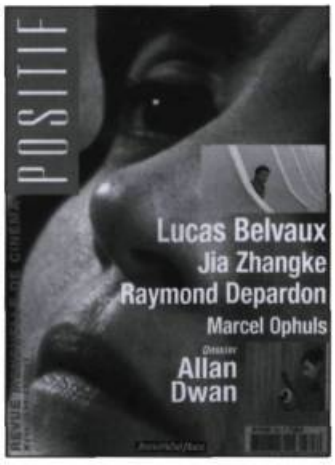
Il y a, d'une part, l'actualité qui, par définition ne peut être faite que par des collaborateurs réguliers, en général, presque tous au comité de rédaction. On a décidé que celui-ci serait totalement fermé et réservé aux gens qui y siègent. Avant, des gens venaient assister aux réunions et on trouvait que c'était encombrant. Parfois, on se disait : « Bon, ils sont là depuis deux ans, il faudrait les admettre au comité de rédaction puisqu'ils fréquentent les réunions… » Dorénavant, il n'y a que les gens du comité de rédaction qui assistent aux réunions. C'est là que s'élaborent les sommaires, qu'on distribue les projections privées, qu'on s'assure qu'il y ait toujours trois, quatre personnes qui iront voir les films, surtout pour ceux que nous croyons qui peuvent compter. Pour être sûr de notre choix. Beaucoup de sommaires sont déjà faits au Festival de Cannes parce que c'est là qu'on ramasse des entretiens, ce qui nous permet de préparer à long terme des ensembles. Donc, toute l'actualité est faite par une équipe de 20 personnes avec la possibilité de contacter une dizaine de collaborateurs dont on connaît les talents pour compléter. Mais il est évident que toute cette partie du numéro ne peut être faite que par des gens qui sont activement impliqués.

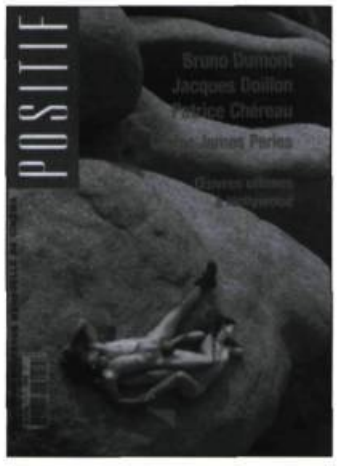
Cela s'établit donc lors de la réunion hebdomadaire?

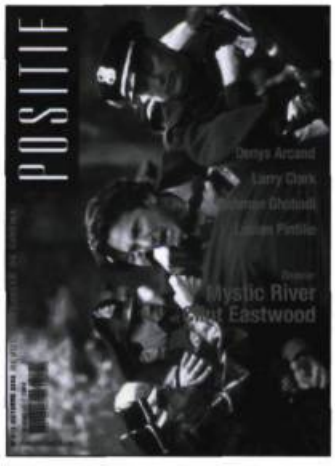
Voilà. Une réunion où l'on parle de l'actualité, mais dont une grande partie est consacrée à établir les sommaires des mois suivants. Ensuite, il y a des textes que nous recevons de gens extérieurs à la revue. Ces textes sont lus devant tout le monde. Avant, *Positif* paraissait six fois l'an, il y avait moins de pages, moins de textes, nous avions alors plus de temps pour lire tous les textes de la revue en comité. On pouvait alors faire des remarques, corriger des erreurs de faits historiques, même des

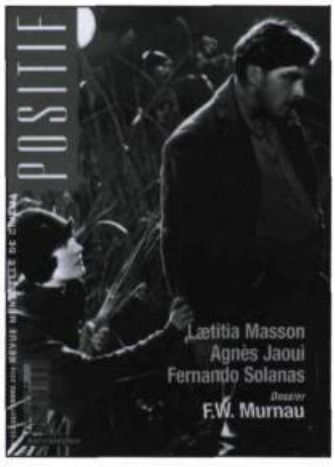












problèmes de style. Maintenant, on ne le fait plus et je le regrette, mais nous n'avons plus le temps. Les textes sont lus par une ou deux personnes qui regardent l'ensemble des choses. Par contre, tous les textes reçus de l'extérieur sont lus devant le comité de rédaction, aucun n'est publié par la décision d'une seule personne. C'est comme pour le reste, la décision est collégiale : on écoute le texte qu'on nous envoie et l'on décide ensuite de sa publication ou non. Beaucoup de ces textes sont des propositions pour Chantier de réflexion, une rubrique qu'on a créée il y a une dizaine d'années. Cela permet à des gens qui ne sont pas des assidus des salles et des projections privées de s'exprimer en prenant un peu de recul par rapport au cinéma. Il y a pas mal de textes comme ça qui viennent de l'extérieur. Quand des gens me disent : « Je suis étudiant, je prépare un doctorat, j'aimerais écrire dans *Positif*... », je leur explique qu'ils ne vont pas écrire, par exemple, sur le dernier Cronenberg parce que c'est déjà attribué. Par contre, s'ils ont une idée d'article pour le Chantier de réflexion, on pourra tester leurs qualités d'écrivain.

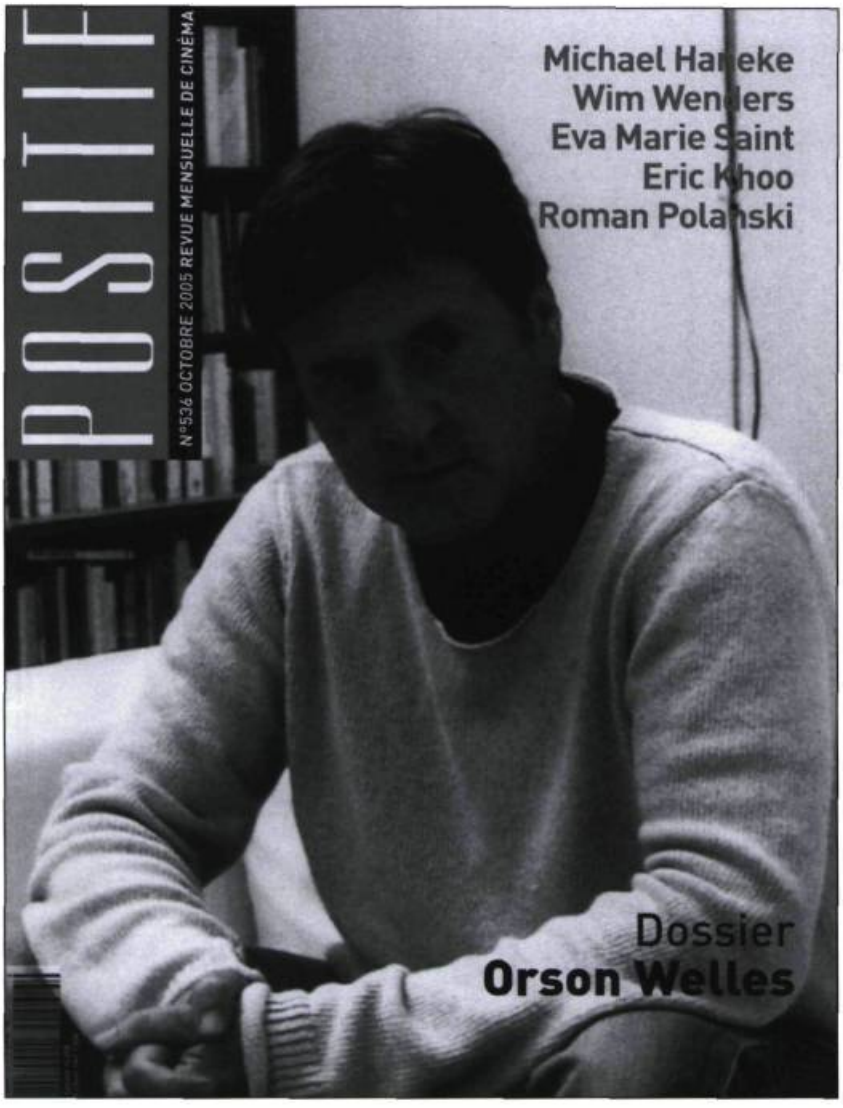
« Nous avons un statut assez rare qui fait qu'on peut voir des films trois mois à l'avance. »

Quels sont les critères pour admettre une nouvelle personne au comité de rédaction?

Au bout de trois ou quatre années de collaboration, lorsqu'on voit qu'une personne écrit bien, qu'on peut lui demander des services, que cette personne est dans l'esprit de la revue, on estime qu'elle représente un élément stable prêt à participer au travail collectif. Cette personne peut alors intégrer le comité de rédaction.

Avez-vous la collaboration des distributeurs pour voir les films plusieurs semaines avant leur sortie?

Oui. Nous avons un statut assez rare qui fait qu'on peut voir des films trois mois à l'avance. À tous les mois, nous proposons des avant-premières au Forum des images où 400 places sont offertes à nos lecteurs. On choisit alors notre film préféré du mois, on appelle le distributeur et en échange de la couverture, on demande une copie. Nous n'avons jamais eu de refus. C'est arrivé en fait une fois, pour **Alexandre** d'Oliver Stone — qu'on aimait alors



que beaucoup de gens ont détesté —, mais comme ils avaient refusé les avant-premières à tout le monde, ils n'ont pas voulu faire de favoritisme…

Côté contenu, Positif *s'en tient exclusivement aux œuvres. Vous ne traitez jamais de l'industrie, du milieu…*

L'économique! C'est vrai, mais nous devons choisir car on ne peut pas tout traiter. On pense que cet aspect-là est très bien couvert dans les journaux comme *Le Monde*, *Libération* ou dans *Le Film français*. Même Jean-Michel Frodon est très intéressé par l'aspect économique du cinéma, donc *Les Cahiers du cinéma* en parlent aussi beaucoup. Nous, ce qu'on veut, c'est faire une revue sur ce qu'on aime. Et l'on manque tellement de pages pour traiter toutes les choses dont on voudrait parler. Nous sommes plus une revue d'histoire, d'esthétique et de critique cinématographique que d'économie, ça c'est sûr.

« Bien sûr que les auteurs sont libres. Mais, enfin, ils savent aussi où ils écrivent. »

Les auteurs sont-ils libres d'écrire ce qu'ils veulent ou y a-t-il une direction, une orientation dictée par le comité de rédaction?

Bien sûr que les auteurs sont libres. Mais, enfin, ils savent aussi où ils écrivent.

Quel est le délai entre le dernier dépôt de textes et la parution?

Un mois de fabrication. On peut rajouter jusqu'au 7 ou 8, des films dans la section A à Z. Le numéro sort le 28 de chaque mois. Il y a donc 20 jours où l'on ne touche plus au contenu. Il arrive qu'on garde deux pages s'il y a un film qu'on n'a pas pu voir ou, si l'entretien a été difficile à rédiger, on conserve cinq pages dans la maquette. Mais, de toute façon, au maximum, c'est 20 jours avant la parution.

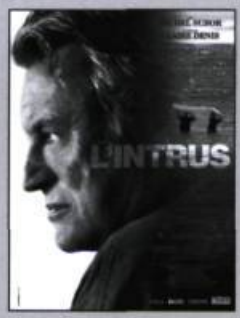
Une dernière question, celle-ci sur vos photos en page couverture. Il semble bien que parfois l'esthétisme ne soit pas votre premier critère.

Prenons un exemple. Pour Haneke, on a été très embêté. Il y avait 11 photos, essentiellement des photos de tournage. Haneke voulait qu'on mette une photo de lui en couverture. D'abord, ce n'est pas lui qui décide. Ensuite, il voulait mettre une photo avec quelqu'un de dos, ce qui est complètement suicidaire. On lui a dit : « On a fait l'avant-première avec vous, Haneke. D'habitude, c'est la couverture. Mais là, vous nous obligez pour la première fois à abandonner notre choix de couverture et à mettre **Don't Come Knocking** de Wim Wenders parce qu'il y a des photos splendides, alors que vous, vous ne nous donnez rien… » Finalement, ils se sont démenés. Ils ont réussi à nous trouver une photo de Daniel Auteuil qui est moyenne, vous verrez. C'est le prochain numéro. Mais, comme c'est une règle que l'avant-première c'est la couverture et qu'on s'était engagé, on va mettre Daniel Auteuil en couverture. La photo est correcte, mais ce n'est pas la plus belle. On avait choisi Haneke parce que nous ne l'avions jamais mis en couverture pour des raisons éditoriales, parce que c'est un cinéaste inégal, qu'on n'a pas toujours aimé ses films, mais cette fois-ci, on était unanime sur **Caché**. On voulait changer, ne pas mettre Wim Wenders encore une fois. Il y aura 10 pages sur Wim Wenders et **Don't Come Knocking**. Mais on voulait que ce soit Haneke. ■

Michel Ciment sur la critique en France

Voilà ce que répondait Michel Ciment à un spectateur lors de la conférence tenue au FIFM à propos d'une perte de crédibilité de la critique française.

« Je pense que la critique a beaucoup moins d'impact aujourd'hui qu'elle n'en avait autrefois. Là, vous me forcez à intervenir un peu dans une polémique. Elle a moins d'impact en raison du *merchandising* qui domine notre époque, le bombardement publicitaire, le fait que les films sortent sur 800 écrans, cette façon de monopoliser les choses... La critique a donc vu son espace se réduire. Mais elle a aussi participé à son propre déclin. Je parle de la France ici. Cette bataille que je mène me fait beaucoup d'ennemis. J'espère que vous n'allez pas prendre cela comme une querelle de chapelles entre *Positif* et *Les Cahiers du cinéma*. En même temps, c'est un coup de chapeau que je leur donne... *Les Cahiers du cinéma* ont gagné la guerre de la critique contre *Positif*. Ils l'ont gagnée incontestablement, en termes d'espace médiatique. Parce que c'est devenu la critique officielle, c'est devenu l'*establishment*. *Les Cahiers du cinéma* contrôlent les pages cinéma du *Monde*, de *Libération*, des *Inrockuptibles*, une partie de *Télérama*, plus *Les Cahiers du cinéma*, c'est-à-dire les organes où se pratique une critique sérieuse, documentée, développée par des gens de talent. Le seul problème, c'est que tous ces gens pensent la même chose. Il n'y a donc pas la diversité critique qu'on pourrait attendre. En plus, ils ont adopté les techniques de la Nouvelle Vague, c'est-à-dire le terrorisme intellectuel, le copinage, le fait de défendre systématiquement les amis. Et le résultat aujourd'hui, c'est que le public, les lecteurs de ces journaux ne font plus attention à ce qu'ils lisent. [...] Je prends un exemple : **Basse-Normandie** de Patricia Mazuy, un film que j'estime extrêmement mauvais, que j'ai trouvé vraiment atroce. J'aime beaucoup Patricia Mazuy, elle a fait des films comme **Saint-Cyr** et **Peaux de vaches** qui sont très bons. **Basse-Normandie**, je ne sais pas pourquoi, a été adopté comme un chef-d'œuvre absolu par *Les Cahiers du cinéma*. Ils en ont fait la couverture, ils ont fait 10 pages disant : " Quel film extraordinaire ", etc. Les réseaux ont fonctionné magnifiquement bien, c'est-à-dire que *Télérama* a fait trois pages, *Le Monde*, une page, *Libération* trois pages, *Les Inrockuptibles* trois ou quatre pages, et tous en même temps, à l'unisson, le jour de la sortie. Ils ont annoncé qu'il s'agissait d'un des plus grands films de l'année. Cela veut donc dire qu'environ deux millions de lecteurs ont appris qu'un chef-d'œuvre était né. Eh bien, en 18 semaines d'exclusivité, dans toute la France, il y a eu 4 500 entrées. Il y a 30 ans, quand Jean de Baroncelli — qui n'est pas mon critique favori ni modèle —, un critique de poids, intelligent, écrivait en première page du *Monde* : " Je tiens ce film comme un chef-d'œuvre ", il le disait trois fois par an maximum et, curieusement, il y avait quelques centaines de milliers de gens qui allaient voir le film. C'est de cette façon que des cinéastes comme Bergman ou Fellini se sont construit un public. Le problème, c'est qu'aujourd'hui on essaie de faire passer **Basse-Normandie** pour du Bergman ou du Fellini. Je pense que la critique, en tout cas cette critique-là, a perdu tellement le sens des réalités concrètes qu'elle a fini par se couper de ses lecteurs. Il y a une crise de crédibilité... Prenons un autre exemple : le dernier film de Claire Denis, **L'Intrus**. J'ai vu le film au Festival de Venise. Je ne veux pas être méchant, mais les producteurs roupillaient, dormaient — ils étaient assis à côté de moi dans la salle. Le film a eu un effet terrible. Toute la presse internationale était là, 450 personnes : aucun applaudissement, beaucoup de sifflets. J'aime bien Claire Denis, elle a du talent. Mais ce film était d'une obscurité absolue. Je défie quiconque de savoir vraiment ce qui se passait sur l'écran. Rejet absolu donc de la presse internationale. Le lendemain, *Libération* et *Le Monde* écrivaient : « Le Festival de Venise illuminé par le chef-d'œuvre de Claire Denis. » On a ainsi commencé à bâtir la réputation du film. Il n'a eu aucun succès, tout au plus 8 000 personnes sur toute la France. Mais avec une presse absolument délirante. Alors qu'au départ, c'était un échec monumental. Je ne me réjouis pas, mais c'est tout de même des perversions du système qui sont extrêmement inquiétantes. Si les gens qui sont allés voir **L'Intrus** avaient trouvé ça excellent, il y aurait eu un bouche-à-oreille formidable et, petit à petit, le film aurait eu 50 000, 100 000, 150 000 spectateurs. Or, ça c'est effondré. Là, je pense que la critique en France a creusé sa tombe. Et même une revue comme *Positif*, qui ne participe pas à ce snobisme de la critique, est victime de ça, parce que les gens amalgament toutes les critiques intellectuelles. »



(Éric Perron)